

À SAUTE-FRONTIÈRE

Cathy Giudicelli

*Soulcem, Ariège, du 11 au 15
Octobre 2019*

Vendredi 11 octobre

Partie tard. La nuit fut agitée, trop de choses dans la tête et aussi, depuis quelques jours, ce rhume, tout d'abord une angine, gorge irritée et mal partout, puis une sinusite, mal à la tête et nez qui coule, enfin cette toux, persistante, épuisante, même la nuit.

Grand beau temps. Direction les étangs de la Gardelle et de Canalbonne, le pic du même nom, le col éponyme, puis l'Espagne.

Au programme de ces cinq jours de randonnée solitaire, un grand tour de la vallée de Soulcem, à toutes crêtes. À saute-frontière. En grappillant les sommets trouvés en chemin.

La voiture est garée, le sac, que je trouve bien lourd, sur le dos ; les jambes se mettent à marcher, allez ! un pied devant l'autre, ce n'est pas si compliqué. Un bout de route, puis le chemin. Ça grimpe. Le souffle est court, la gorge brûle, les jambes sont lourdes. Il me semble porter la terre entière. Mais j'avance.

Étangs de la Gardelle. Une petite pause et je continue.

Plus haut, je m'interroge. Un passage vers l'Espagne ? Mais où ? La crête frontalière est rocheuse, abrupte. Sur la carte,

rien n'est indiqué. Optimiste, je m'étais dit que ça passerait. Maintenant, je doute... Montons, on verra bien.

Là, sur la gauche. Cela semble mener à un col, sans difficultés. Peut-être... Mais d'abord, le pic. J'attaque la dernière montée. Enfin, j'attaque... lentement... Pic sud de Canalbonne. J'y suis. Le vrai sommet est plus loin, au bout de cette arête. Je le regarde, pas longtemps. Non, vraiment, je n'en ai pas le courage. J'ai quitté le sentier depuis le dernier étang, mes pieds semblent être de plomb, jamais ils ne se posent là où je veux, je me trébuche, je mets les mains, je me rattrape, je trébuche à nouveau, je me retrouve sur les fesses. Je me sens une grosse pataude d'humaine au pays des isards. Et je veux passer cette crête, bien aérienne, pour aller en Espagne ?

Le moral, déjà dans les chaussettes, descend plus bas que terre.

Je me reprends. Oui, Cat, tu en es capable, va plus lentement, fais plus attention, ça ira. Vu d'en haut, le côté espagnol semble très praticable. Reste à trouver un passage qui ne m'oblige pas, comme le col entrevu tout à l'heure, à perdre trop d'altitude pour remonter ensuite... Je descends un peu. Là, une brèche ! Allons voir.

Ça passe. Sans mal, sans risque. Je n'ai pas trébuché, gros progrès. Me voici en Espagne. J'y retrouve un sentier. Descente,

plus aisée, jusqu'à l'étang d'Arete.

Nuit sous tente, grand beau temps. Une sortie nocturne me fait admirer la lune et le lac, qui scintille.

Samedi 12 Octobre

Réveil au son de voix espagnoles peu discrètes. Aucun chemin n'est marqué sur les cartes, je pensais être tranquille...

Mais il n'est pas si tôt. Lever, déjeuner, salutations au soleil qui apparaît, rangement, c'est reparti. Grande descente agréable sur le sentier non marqué, discret mais cairné, jusqu'au refuge de Vallferrera. Puis je remonte la magnifique vallée de Baiau. Hormis aux alentours immédiats du refuge, personne. Je suis seule parmi ces prairies, ces rochers, ces ruisseaux et ces arbres jaunes, pourpres, feu, de toutes les nuances de l'automne. Mes jambes sont plus souples, mes pieds ont retrouvé un peu de discipline, ils obéissent, se posent là où je veux. Croiser quelques humains m'a fait du bien.

Me voici aux premiers étangs. Puis au bout de la vallée. Cirque glaciaire entouré de hauts sommets et de cols abrupts. Le refuge de Baiau est un « refuge tonneau » à l'espagnole ; tous les refuges espagnols côtoyés cette année sont ainsi : un container au toit arrondi, arrimé aux rochers par d'énormes câbles – afin, j'imagine, d'éviter un envol inopportun – toujours situés sur un promontoire, au bord d'un lac. À l'intérieur, une table pour deux, des bas-flancs pour dix avec des matelas et des couvertures minimalistes. Pas sûr qu'elles tiennent très chaud avec cette épaisseur, il doit falloir choisir l'option mille-feuille ;

« Je suis seule parmi ces prairies, ces rochers, ces ruisseaux et ces arbres jaunes, pourpres, feu, de toutes les nuances de l'automne »

c'est le genre de couverture qui me pousse à prendre un duvet en toute occasion.

Mais peu importe, je n'ai pas prévu de dormir au refuge, le temps est encore bon, j'irai planter la tente en contrebas, au bord du lac. J'y descends.

À une centaine de mètres de là, quelques isards broutent paisiblement.

Sous un rocher, je camoufle la nourriture et une grande partie de mes affaires. Espérons qu'un ours ne passera pas par-là !

Je repars, légère, vers le col de Baiau, frontière entre l'Espagne et l'Andorre. Deux espagnoles me précèdent, elles semblent peiner dans ce couloir d'éboulis très raide. Je les ai presque ratrapées lorsque l'une d'elle fait dévaler un gros bloc rocheux... Je ne suis pas sur la trajectoire, heureusement, et je me décale encore un peu plus à droite. Vite, je les dépasse. Maintenant, c'est à moi de veiller à ne rien faire tomber... Heureusement, j'ai retrouvé ma sûreté de pas et je me réjouis de sentir mon corps obéir, et surtout de sentir, instinctivement, où poser le pied, comment transférer mon poids, trouver mon équilibre. Avec la pente. Avec les rochers. Avec les graviers qui roulent. Avec toute la montagne.

Je suis rapidement au col ; je choisis de partir à gauche, vers un autre petit col et l'arête nord-ouest de la Coma Pedrosa, sommet de l'Andorre. L'arête est belle, très aérienne, dangereuse côté nord, mais facile et non exposée dès que l'on se déporte légèrement au sud. Sagement, je reste du côté confortable. Mais je ne peux m'empêcher, par moments, une petite incursion au bord du vide. Juste pour voir. Je surgis soudain au sommet, à la surprise d'un randonneur qui se demande visiblement d'où je viens. Descente rapide, par le chemin officiel cette fois, passage au col, pause pour admirer un gros bouquetin mâle accompagné d'autres individus, des femelles, des jeunes, je ne sais. Retour à l'étang de Baiau. Je re-

trouve mes affaires, monte la tente, il fait froid ; je mange et je me couche.

Dimanche 13 Octobre

Toute la nuit le vent souffle, le lac clapote, la tente claque et vrombit, je dors mal. Mais le ciel est dégagé. Lors d'une courte sortie je vois la lune, je vois le lac, je vois les montagnes qui m'entourent, dans cette lumière si douce.

Au matin, rituel habituel, mais je ne parviens pas à plier correctement la tente, le vent la fait s'envoler, je la rattrape, la coince, malheureusement je n'ai pas l'envergure pour tenir les deux extrémités, alors je fais comme je peux, en vrac, ça rentre quand même dans le sac, tant pis, je le referai plus tard et, enfin, je pars.

« Devant moi, la France. Derrière moi, à gauche, l'Espagne ; à droite, l'Andorre. Je suis dans trois pays à la fois »

Deux bouquetins à nouveau, dans la montée. Collada dels estanys Forcat, autre frontière. Au col je pose mon sac, ne prends que mon sifflet, mon téléphone et ma veste, et monte au Médécourbe. 2912 mètres d'altitude. Le parcours est joli, rocheux, mais ni aérien ni dangereux. Me voici au sommet, point de convergence des trois frontières. Devant moi, la France. Derrière moi, à gauche, l'Espagne ; à droite, l'Andorre. Je suis dans trois pays à la fois.

Je suis seule, toujours. Bien sûr, je suis seule. Mais cela me pèse moins. Il semble que le calme, que le grand calme de la montagne, enfin, m'envahit.

Comme surgies des entrailles de la terre, des nuées montent à

l'assaut du ciel, s'effilochent sur les sommets rocheux, les entourent, les recouvrent puis les dévorent. Et disparaissent.

Je redescends.

Je suis en Andorre. Bonne descente jusqu'à un croisement non tracé sur les cartes. Les chemins sont pourtant bien marqués et balisés... mystère. Peut-être ma carte est-elle un peu vieille ? Peu importe, je remonte, direction le port d'Arinsal, sur la crête frontière. Jolis étangs en chemin. Au col le vent est fort, je me couvre. Quelques isards sur une croupe herbeuse, plus haut, m'observent, curieux. Je laisse le sac pour un aller-retour au pic des Bareytes, il semblerait qu'il y ait un sommet I et un sommet II, je me contente du II, fort joli au demeurant, panorama magnifique sur toute la vallée de Soulcem, sur Bassiès, le massif du Montcalm, la Coma Pedrosa et les sommets d'Andorre. J'entrevois mon parcours, dans sa plus grande partie, ce que j'ai déjà fait, ce qu'il me reste à faire. C'est beau. C'est grand.

Me voici en France. Descente rapide par un pierrier de petits cailloux, puis bien plus lente dans un chaos d'énormes blocs. J'arrive au petit étang de Rat, qui n'est pas nommé sur la carte, et à sa cabane. Toute petite et très accueillante : un bas-flanc une place, avec matelas et petit espace pour poser les affaires et cuisiner, un matelas deux places contre le mur, pouvant être posé au sol mais occupant alors tout l'espace, une fenêtre, des panneaux de bois au plafond, du lambris aux murs : un petit cocon. Je m'y sens bien.

Ici, le vent est doux, le cirque est abrité. Au bord du lac, seule dans la grande montagne, je me déshabille et me lave. Plaisir de l'eau froide sur la peau, frissons dans le vent frais, frottement râpeux de la serviette, douceur des habits propres et chauds.

Je suis assise sur le banc en pierre adossé à la cabane. Devant moi, plus loin, bien haut, le port d'Arinsal d'où je viens. Et le pierrier, chaos de blocs de toutes tailles, certains comme des mai-

sons, d'autres tout petits. De la poussière de montagne.

Il est encore tôt. Alors j'écris.

Le ruisseau chante, les crêtes déchiquetées se dressent vers le ciel, un oiseau tournoie, haut, si haut. Le calme, la grandeur, l'âpreté de la montagne me pénètrent.

Je savoure ma solitude.

Lundi 14 Octobre

J'ai eu vraiment chaud cette nuit, dans cette cabane si confortable !

Le temps est couvert, le ciel gris.

Lever, petit déjeuner ; tous les matins c'est la même chose. Ah non ! cette fois-ci, pas besoin de plier la tente. Qui d'ailleurs est restée comme elle a été « rangée » hier matin. Je referme soigneusement la porte. Merci pour tout, du fond du cœur. Et m'en vais chevaucher les crêtes.

Passage au bord du lac, eau fraîche sur la figure, j'enlève mes chaussures pour mes trois salutations, face à la vallée. Un brin de soleil. Je le savoure. C'est reparti !

Au port de Rat je retrouve le vent, bien plus fort qu'hier. Je reste couverte. Je suis seule, entièrement seule. Pas un humain visible. Je m'engage sur ce long parcours de crêtes, ponctué de sommets rocheux mais faciles, entre France et Andorre. Le vent forçait encore, le soleil a disparu, le ciel est gris.

Au port de Carassans, quelle surprise : deux bipèdes bien emmitoufflés dans leurs vestes, leurs capuches, leurs gros sacs. Pour eux, c'est la fin du voyage, cinquième jour, ils arrivent d'Andorre et repassent en France, ils redescendent. Ils m'annoncent de la pluie à partir de quinze heures...

Je continue sur la crête. Des rafales me bousculent, mais j'avance. Je passe les petits sommets rocheux sans difficulté,

certains sont ignorés par le sentier, balisé, qui les contourne. Je les ignore également, je ne gravis que les plus imposants.

Port de Tristagne. Je marche sur ce col large sans faire attention, mais hop ! une jambe levée, un pas en cours, une rafale plus violente me déséquilibre. Par trois fois, le vent me jette à terre. Heureusement le col est large et le sol, quoique caillouteux, n'est pas trop hérissé. Je me relève sans mal. Je finis par marcher courbée, par anticiper les rafales et m'arc-bouter, immobile, en attendant que ça passe. Montée rapide et rocheuse, je m'agrippe, le vent me tire, me pousse, mais rien de dangereux. Parfois je suis plaquée contre le rocher, parfois le vent tente de m'en détacher, mais ce n'est pas si raide, tout va bien, je ne peux tomber que de ma hauteur. J'expérimente le quatre-pattes, je marche à croupetons, sans élégance ni grandeur. La crête se fait plus raide, un peu plus aérienne, mais j'arrive au sommet.

Pic de l'étang Fourcat. Assise, protégée du vent par l'imposant cairn sommital, je regarde la suite.

Ah...

Je vois bien, très bien même, l'étang Fourcat – et le refuge du même nom où je veux dormir ce soir. Bien plus bas, loin, bien loin en dessous. Très beau. Je vois bien, très bien même, le col situé entre le pic de Malcaras et le sommet où je me trouve. Col d'où part le chemin, raide, très raide, qui descend jusqu'à l'étang et le refuge. Je vois bien, très bien aussi, la longue crête sinueuse, hérissée de ressauts et de brèches, qui me sépare de ce col... Et j'entends bien, très bien même, ce vent qui souffle fort... très fort... vraiment très très fort...

Et bien, on y va ? C'est parti !

J'essaie d'esquiver du côté est, à l'abri, les parties les plus aériennes. En vain. Ce versant abrupt, ces vires minuscules, ces

rochers branlants me semblent bien plus dangereux que la crête si fine avec ses ressauts impressionnants et venteux.

Venteux ? Venteux, là, ne veut rien dire. Venteux ne permet pas de sentir les lanières du sac qui vous fouettent alors que je les avais pourtant bien accrochées, arrimées, pour que, justement, elles ne bougent plus. Venteux ne vous permet pas de sentir cet air qui devient solide, qui vous fait suffoquer. Venteux ne permet pas de sentir les gifles du vent, non, pas les gifles, gifles non plus ne veut rien dire, il ne s'agit pas de gifles, mais de bourrades violentes qui voudraient vous arracher à la montagne. Alors je m'essouffle, alors je m'accroche, alors je me fais petite, toute petite, pauvre petite humaine agrippée au rocher. Je descends sur les fesses, le dos rond. Je monte à quatre-pattes, le dos rond. Je marche à croupetons, le dos rond. Je ne cherche pas l'élégance, la démarche victorieuse, non, l'élégance n'a pas sa place ici. Je pense même à ramper. Mais allez ramper, avec un gros sac ! Heureusement le rocher est bon, un bon granit costaud je crois, pas trop pris le temps de l'examiner j'avoue ; le rocher, donc, est solide, très adhérent, je peux lui faire confiance. À l'occasion j'entoure de mes bras un gros bloc dressé et je laisse passer une rafale plus violente encore, avant de repartir. À nouveau je me confie au rocher. Et, lentement, j'avance.

Jamais je n'ai eu peur. Mais rarement ai-je été aussi concentrée. De façon aussi intense. Mon corps a fait. Mon corps savait. Mon corps était le rocher. Mon corps était le vent. Mon corps était la montagne entière. Mon corps m'a menée au col. Col large, tranquille.

Relâchement.

Je me redresse, je me déplie. Je mets un pied devant l'autre. Paf, à terre ! Le vent n'avait pas fini de jouer... Mais je me tiens debout. Enfin, penchée... pour résister.

Je lui tends mon bol de soupe chaude pour qu'elle s'y réchauffe les mains. Elle va se sécher, se changer. Sacrée rencontre ! Nous discutons de nos itinéraires respectifs. Elle semble avaler de la dénivelée sans y prendre garde... Voici trois jours qu'elle est en montagne, avec son compagnon. Lui s'est arrêté, c'était prévu ; elle, malgré le temps, a décidé de continuer. Elle est montée de la vallée.

Mardi 15 Octobre

Réveillée à six heures trente. Il fait nuit. Le vent souffle toujours. Il est tôt. Je ne bouge pas. Il est si bon de rester enfouie, bien au chaud, tandis qu'au dehors il fait mauvais !

Le vent a mugé, sifflé, ragé, toute la nuit. Tôt ce matin, je l'entendais encore. J'ai somméillé jusqu'à huit heures. Puis je me suis levée.

Dehors, tout est blanc. Il a neigé cette nuit. Cinq centimètres, je pense. Il neige encore un peu. Le vent s'est calmé. Il en reste un léger souffle.

Betty se lève aussi. Nous déjeunons, nous parlons, beaucoup. De notre improbable rencontre, dans ce refuge et par ce temps. De la montagne. De nos vies respectives. Belle rencontre de deux solitaires. Peut-être ai-je rencontré une compagne d'aventure !

Mais il est temps.

Habillée pour l'hiver, collant et pantalon, habits chauds, veste imperméable et, bien sûr, écharpe, bonnet et gants, je pars, accompagnée par un rayon de soleil. C'est beau. Il me faut monter plus haut pour traverser et rejoindre l'étang de Soulcem. Je ne connais pas ce chemin, heureusement, car sinon j'aurais sans doute hésité avant de m'y engager... Il est bien balisé et cairné – heureusement encore. La première montée se fait sans soucis. Il me suffit d'inscrire mes pas sur les espaces bien blancs de neige fraîche, là où aucune herbe ne dépasse : c'est le chemin. Je croise des traces d'isards

ou de bouquetins. Je monte. Le temps se couvre, il sera incertain toute la matinée en ces lieux élevés. Parfois les nuages se rapprochent, puis s'élèvent à nouveau. Je passe une première croupe. De l'autre côté, un vallon austère avec un pierrier de gros blocs bien enneigé. D'après la carte, je dois le traverser et passer la crête qui me fait face, pour ensuite redescendre vers les étangs. Mais toute trace de sentier a disparu. La neige, collée aux rochers, recouvre le balisage. Les quelques cairns ont eux aussi pris une couleur hivernale. Je sors les jumelles et tente de découvrir, en face, une trace. Je cherche... Hourra, une marque jaune !

Je navigue à vue, empruntant les passages qui me semblent les moins escarpés, calant mes pieds à la jonction des blocs rocheux, m'aidant des mains continuellement, descendant parfois, souvent sur les fesses ; surtout ne pas glisser, ne pas tomber. Le choix est vite fait : je préfère mouiller mon pantalon et ma culotte que de me casser une jambe. J'arrive à la marque, la fameuse marque, puis remonte, mettant à nouveau mes pas dans les espaces blancs dépourvus d'herbes : j'ai retrouvé un sentier.

Me voici à nouveau sur une crête. Les étangs du Picot sont en contrebas. Mais cela descend raide. Vraiment raide. Et il semble y avoir des barres rocheuses... Une dalle en pente, recouverte entièrement de neige, amorce la descente... sur les fesses. Petite glissade vite arrêtée par un rebord herbeux, comme je l'avais prévu. Ouf ! Un passage rocheux mais pas dangereux, équipé d'un câble. Un câble enneigé, mouillé, qui glisse... qui glisse énormément... Finalement, les prises du rocher sont plus sûres. J'arrive à un chemin plus facile. La neige n'a pas camouflé les marques, le balisage est très visible, je n'ai plus à chercher mon chemin. À nouveau, un passage rocheux avec câble. Plus vertical, donc qui glisse encore plus... et il y a

moins de prises. Mais pas de danger non plus, tout au plus glisserais-je de trois mètres...

C'est passé.

Suit un pierrier, encore enneigé mais, me semble-t-il, plus praticable que le précédent. Ou alors c'est l'habitude.

Et j'arrive au premier lac. Magnifique. Pause bien méritée sur un rocher sans neige. Je savoure.

Le sentier, bien marqué jusqu'au deuxième étang, est facile à suivre mais, tracé dans une pente surplombant des barres rocheuses, il exige de ne surtout pas faire un pas de côté. Le gispet, cette herbe pyrénéenne à la fois piquante et glissante – on ne l'oublie pas une fois qu'on l'a rencontrée –, recouvert de trois centimètres de neige, c'est parfait pour une piste de luge !

Au deuxième lac, les difficultés prennent fin. Je retrouve des éclaircies, une température plus clémente et un chemin sans neige – il n'en reste qu'à l'ombre des rochers. Je descends.

Plus bas, des petites fleurs, des insectes ; ici la vie a continué quand plus haut la tempête faisait rage.

Arrivée au parking, il ne fait pas très chaud mais nulle trace de neige. Ah si ! Sur le sommet lointain, là-bas, à peine visible. Le soleil brille.

Il me semble avoir vécu durant vingt-quatre heures dans une autre dimension, dans une autre saison, sur un autre continent.

Et c'est le retour à la vie des hommes...